

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 OCTOBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Epithalame, par Dr R. Chevrier.—Notes et faits, par J. A. Chaussé.—Ferréol (avec illustration), par Jules Lermine.—Nouvelles à la main.—Littérature : Près d'une tombe, par Jules Saint-Elmes.—L'Exposition des beaux-arts, par G. A. Dumont.—Cris et types Montréalais, par E. Z. Massicotte.—Une lettre au ciel, par Mathias Filion.—Un boulevard de Paris.—Primes du mois de septembre : Liste des numéros gagnants.—Astronomie : Idée d'une communication entre les deux mondes (suite et fin).—Feuilleton : Le Régiment, suite.

GRAVURE : Les grandes manœuvres de la cavalerie en Angleterre : l'artillerie allant prendre position.—Un boulevard de Paris entre deux et quatre heures de l'après-midi.—Banquises de glace dans le détroit de Belle-Isle.—Portrait : Osias Leduc, peintre ; J. A. Marois, peintre.—Lac Saint-Jean : Vue du lac Edouard.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucun prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Il y a quelques jours arrivaient à New-York tout un lot d'émigrantes, la plupart jeunes et jolies, qui avaient quitté les brumes d'Angleterre pour venir respirer l'air pur et libre de la jeune Amérique.

Interrogées sur leurs intentions, l'une d'elles répondit avec l'aplomb qui distingue les filles d'Albion :

— Nous allons au Lac Salé où nos futurs maris nous attendent.

— Mais ce sont les Mormons qui vivent là-bas !
— C'est vrai, les voix nous appellent et nous allons vivre avec les saints des derniers jours.

— Et cela vous convient de devenir la septième ou huitième femme d'un citoyen que vous n'avez jamais vu ?

— Oh ! oui, monsieur, dit-elle, en baissant les yeux, les voix nous appellent.

Elles étaient deux cent trois de ce genre-là, et parmi elles se trouvait une femme mariée qui avait abandonné son mari et ses enfants pour aller mener une vie atroce chez les Mormons !

Voyons, ne faut-il pas avoir perdu tout sens moral, avoir le cerveau conformé d'une manière toute particulière pour se lancer tout à coup froidement dans une existence pareille ?

Mais, enfin, comment ces jeunes filles-là ont-elles été élevées, de quelles familles peuvent-elles bien sortir, quels exemples ont-elles eu sous les yeux, comment vivait-on dans leurs familles, quelles les

tures ont pu les pervertir ainsi ? Autant de points d'interrogation qui resteront probablement sans réponse, et l'on se trouve seulement en présence d'un fait brutal dont l'immoralité n'est pas à prouver.

Je n'y comprends rien.

* * Birchall est aussi un joli type d'une classe d'immigrants qui feraient aussi bien de rester chez eux à pêcher à la ligne dans les eaux troubles de la Tamise.

Voilà un gaillard qui prend bien les choses.

Depuis qu'il est condamné à mort il passe son temps à dessiner, et il n'a pas un trop mauvais coup de crayon, et ses sujets appartiennent invariablement au genre léger, ce sont des danseuses court vêtues, des femmes très peu couvertes qu'il esquisse avec un certain talent.

Il parle de sa future exécution avec autant d'indifférence que si la chose ne le regardait pas du tout.

— Enfin de compte, dit-il, il faut toujours partir un jour ou l'autre, et quelle différence cela peut-il faire qu'un homme meurt d'une manière ou d'une autre. L'un meurt de consommation, l'autre d'une congestion, un troisième tombe dans un précipice ou sous un train. Les morts subites sont fréquentes aussi, qu'est-ce que cela peut me faire de mourir en une minute.

Quand aux regrets, aux remords, tout cela lui est parfaitement inconnu.

Après avoir suivi les phases de ce procès célèbre avec beaucoup d'intérêt, ses compatriotes d'Ontario se livrent à un nouvel exercice.

Ils parient entre eux, qui, pour l'exécution, qui, pour la commutation de peine, et on n'entend guère que ces deux phrases :

— Il sera pendu.

— Il ne sera pas pendu.

J'espère qu'il le sera, mais je voudrais bien qu'il reçoive de temps en temps la visite d'un monsieur dans le genre de celui dont l'histoire est légendaire.

C'était un Anglais, évidemment, un Anglais qui après avoir remué ciel et terre pour obtenir la permission de voir un condamné à mort qui devait être exécuté prochainement, en était venu à ses fins, après avoir convaincu les autorités qu'il avait quelque chose de très important à lui dire.

On l'introduit dans le cachot du misérable.

— C'est vous qui êtes X.... ?

— Oui.

— C'est vous qui allez être pendu ?

— Oui, ensuite ?

— Pendu le 14 du mois prochain ?

— Oui, oui, oui, après ?

— Oh ! enchanté de faire votre connaissance.

Alors, le 14 du mois prochain, on viendra, le matin, dans votre cellule, on vous attachera les mains, comme ça, sur la poitrine, on vous ligottera les pieds, mais de manière à vous permettre de marcher à petits pas, on vous mettra au cou un nœud coulant, on vous conduira sur la potence, on attachera la corde à un anneau....

— Ah ça, où voulez-vous en venir ?

— Attendez, on ouvrira la trappe, vous tomberez dans le trou, vous ferez coic, vous gigotterez un petit moment et puis après vous ne gigotterez plus du tout....

— Allez au diable.

— Oh ! non, pas moi, vous. Eh bien, adieu, mon ami, n'oubliez pas, vous ferez coic, gigotterez un peu et puis....

— Que le diable vous emporte, hurla le malheureux.

— Non, pas moi, adieu.

Et il s'en fut tranquillement, enchanté de lui-même.

Oui, j'espère bien que Birchall fera coic le 14 novembre prochain, car, ainsi que le dit Maxime du Camp, la mort et la justice doivent être exactes au rendez-vous qu'elles se donnent.

* * Le fameux Lacenaire ne dessinait pas, mais il faisait des vers en attendant la guillotine.

Voici la dernière élocubration de ce bandit ; elle est écrite en argot.

Pègres traqueurs, qui voulez tous du fade,
Prêtez l'esgourne à mon dur boniment,
Vous commencez par tirer en valade,
Puis au grand truc vous marchez en taffant.

Le pautre aboule,

On perd la boule,

Puis de la tolle on s'cramponne en rompant,

On vous roussine,

Et puis la tîne.

Vient remoucher la butte en rigolant.

Cette horrible langue peut se traduire ainsi :

Voleurs, poltrons qui voulez tous part au butin,

Prêtez l'oreille à mes dernières paroles :

Pour commencer, vous fouillez dans les poches :

Puis, quand vous vous mêlez de tuer, vous tremblez.

La victime arrive,

On perd la tête,

Et on se sauve de la maison tant qu'on peut.

On vous dénonce

Et puis le peuple

Vient vous voir guillotiner en riant.

C'est idiot, mais il ne faut oublier que c'est de la poésie d'assassin qui va mourir.

* * Depuis que je suis revenu du Labrador, je n'entends parler que d'assassinats, ce qui me prouve combien je revis en pays civilisé.

J'y pensais, hier, à cette côte stérile et je me voyais assis le soir sur le roc dénudé assistant au lever des étoiles, je repensais à ces solitudes, à la mer, aux mondes qui commencent à briller quand l'ombre se fait, je songeais à écrire ce que j'avais ressenti alors, quand les vers suivants me tombèrent sous les yeux. Jacques Normand, le poète, a eu les mêmes rêves, a contemplé le même spectacle, mais il le dit si bien que je vous invite à lire ces cinq strophes.

L'ÉTOILE

Dans le ciel transparent que le couchant colore,
Une étoile paraît, timide et seule encore,
Comme un œil scintillant aux portes de la nuit.
Seul moi-même, suivant le hasard de mon rêve,
Assis sur un rocher au-dessus de la grève,
Je regarde, songeur, ce point fixe qui luit.

Et je me dis : " Combien avant moi, d'autres hommes,
Depuis les premiers temps de ce monde où nous sommes,
Près de la même grève ont rêvé so cieux ;
Vers ce même astre clair qui, sur l'horizon rose,
Ainsi qu'un clou d'argent étincelle et se pose,
Combien d'autres mortels ont élevé les yeux ?

Quel était donc leur but en fixant cette étoile ?
Espéraient-ils jamais percer le sombre voile
Qui d'un monde inconnu nous cache la clarté ?
Vermisseaux inquiets s'agitant sur la terre,
Voulaient-ils arracher à l'astre le mystère
Enviable et lointain de sa placidité ?

N'était-ce pas plutôt dans ces moments d'ivresse
Où tout l'être exalté débordait de tendresse,
Que leurs regards montaient vers la pâle lueur ?
Ne la prenaient-ils pas pour douce confidente
De leurs espoirs comblés, et, d'une voix ardente,
Ne lui contaient-ils pas l'histoire de leur cœur ?

Partez, envolez-vous vers les profondes voûtes,
Tristesses et bonheurs, espérances et doutes,
Grandiose soupir de ce monde anxieux !
De tout temps, isolé dans sa faiblesse extrême,
L'homme chercha là-haut comme un autre lui-même :
La joie et la douleur font regarder les cieux.

* * Je vous ai parlé tout à l'heure d'un anglais assassin et de jeunes anglaises toquées, mais il ne faudrait pas vous laisser sous l'impression que je veuille mépriser cette race qui a de grandes qualités, et je vous prie de croire, je vous l'ai déjà dit, que j'aime beaucoup les bons Anglais.

Justement, je viens de lire un compte-rendu de deux ouvrages écrits l'un par M. Hillebrand, l'autre par M. Brownell, qui traitent de la France, ou plutôt des Français. Ces ouvrages sont très bien faits, et je détache de l'analyse un passage qui se rapporte à l'appréciation faite de la femme française.

Les jeunes filles françaises n'ont aucune liberté, dit M. Hillebrand, elles ne sortent pas qu'on ne les accompagne. L'appréhension des parents, c'est que, livrée à elle-même, leur fille ne fasse quelque sot et fâcheux mariage. Quel contraste avec l'indépendance des jeunes anglaises et américaines, dont la préoccupation constante est